



LIONEL BONAVENTURE/AP

À Paris, des réfugiés et demandeurs d'asile soumis aux intempéries, à l'insalubrité, l'insécurité... Le repas fourni par le collectif P'tit Dej' à Flandre est souvent le seul de la journée, et les cours de français à l'école Thot, une arme de survie et de dignité.



PHILIPPE LOPEZ/AP

PARTI PRIS

« SI LA FRANCE NE T'AIDE PAS, TU RESTES DANS LA RUE »

Ces migrants rencontrés il y a quelques semaines, via deux associations, Thot et P'tit Dej' à Flandre, ont traversé l'enfer. Ils espèrent retrouver une vie possible dans ce pays qu'ils ont tellement envie d'aimer ! Reportage.



SHIKALI, 24 ANS, VENU D'AFGHANISTAN

« Mon rêve est d'intégrer Sciences-Po »

Shikali(1) peine à marcher. À 18 ans, il a perdu une jambe lors d'un attentat en Afghanistan. Shikali est arrivé en France il y a un an et demi, au terme d'un très difficile périple. « Je suis passé par le Pakistan, l'Iran, la Turquie, la Grèce et l'Italie », explique-t-il. Un parcours inimaginable, pour ce jeune homme au corps mutilé. « J'ai beaucoup marché, entre les routes et les montagnes. C'était très dur pour moi. Le plus difficile a été de passer 36 heures sous un camion, sans nourriture, pour arriver en Italie. » En France, une autre épreuve l'attend. « Je ne connaissais personne et ne parlais pas le français. » Seule possibilité, dormir dehors. « J'ai rencontré plusieurs familles dans la rue, des femmes, des enfants. Pour moi, c'était très difficile de dormir dehors, sous un pont, à cause de mon handicap, mais pour eux, c'était pire encore. » Aujourd'hui, Shikali a un toit. « J'ai fait une demande

de logement à la mairie », explique-t-il. Avant, dans les conditions de survie auxquelles il était réduit, il aurait été difficile pour lui de demander l'asile. L'aide de l'école Thot, mais aussi de Christine, une amie qu'il a rencontrée lorsqu'il errait dans les rues de Paris, a été décisive. Après six mois d'attente, sa première demande d'asile a été refusée. « J'ai refait une demande avec l'aide d'un avocat, j'attends toujours une réponse », précise-t-il. Le jeune homme s'est engagé dans la vie associative. « Je suis bénévole pour aider les réfugiés qui ne parlent ni anglais ni français. J'ai aidé une personne atteinte d'une leucémie à trouver un logement, des médecins et avoir des médicaments », rapporte-t-il. Shikali pense désormais à son avenir en France. « Mon rêve est d'intégrer Sciences-Po. » Pour cela, Shikali a intégré le programme Wintegreat, qui permet à des réfugiés de passer 12 semaines dans des grandes écoles parisiennes.

IBRAHIM, 22 ANS, VENU DE GUINÉE

« En France, tout le monde est gentil, sauf pour les papiers »

Il est 9 heures. Un attroupement se forme près du métro Stalingrad, dans le 19^e arrondissement de Paris. Chacun attend son petit déjeuner, offert par le collectif P'tit Dej' à Flandre. Le jeune homme est »

» originaire de Guinée, un pays en proie à la pauvreté et à la misère, frappé de plein fouet entre 2014 et 2016 par l'épidémie du virus Ebola. « Je suis arrivé en France en novembre 2017 », explique-t-il dans un très bon français. Depuis, il erre dans les rues de Paris. En Guinée, Ibrahim a fait des études de biologie. Mais ici il tente de s'en sortir comme il peut. « Je répare des pneus quand ils sont percés, je les remplace quand ils sont usés. » Avant d'arriver en France, Ibrahim a effectué un très long périple. Il est arrivé en Europe par l'Espagne. « Quand la police nous a pris en pleine mer, ils ont relevé nos empreintes. On est resté trois jours en détention. » Cela fait de lui un « dubliné(2) ». « J'ai fait une demande d'asile en France mais on me dit de retourner en Espagne », s'émeut-il. Pourtant, c'est en France qu'il veut rester : « Je parle déjà le français. Dans un autre pays, je devrais apprendre la langue. Et puis la France est bien, tout le monde est gentil, sauf pour les problèmes de papiers. » Comme pour prouver sa bonne foi, Ibrahim suit de près l'actualité : « Je regarde les infos ! » Pour la suite, il espère seulement une chose : « que la France m'accepte, je veux m'intégrer » !



ISMAIL, 34 ANS, VENU DU SOUDAN

« La liberté, l'égalité, la fraternité... pourquoi il n'y a pas ça dans les autres pays ? »

Assis à une table, un stylo à la main, Ismail écrit tranquillement. Il est arrivé en France le 15 janvier 2017, et depuis il ne lâche pas son crayon et sa feuille de papier. Ismail aime écrire, sur lui, sur le Soudan, son pays d'origine, et sur la France. « La langue est la clé de toutes les portes », affirme-t-il. C'est pour cela qu'Ismail a intégré l'école Thot, en avril 2017. C'est cette même école qui l'a aidé à obtenir l'asile en France en mars 2018. « Avec le statut de réfugié, ma situation a changé, j'ai beaucoup de rendez-vous, avec la CAF (caisse d'allocations familiales – NDLR) ou pour un logement », explique-t-il. Ismail était ce qu'on appelle un « dubliné(2) », arrivé en Europe par l'Italie. « Les procédures étaient très compliquées.

Quand j'ai fait une demande d'asile en France, on m'a répondu que c'était à l'Italie d'étudier mon dossier », ajoute-t-il. Pourtant, c'est en France qu'Ismail veut vivre. « Quand j'ai quitté mon pays, j'ai choisi la France. Beaucoup voulaient aller en Angleterre, mais moi j'ai choisi la France parce que c'est le pays des droits de l'homme. En Italie, la police ne respectait pas les réfugiés. La liberté, l'égalité, la fraternité, je ne comprends pas pourquoi il n'y a pas ça dans les autres pays. » Ismail a fui le Soudan et la guerre, en laissant famille, femme et enfant, dans l'espoir de leur offrir une vie meilleure. « Maintenant, je vais chercher une formation, trouver un travail et les faire venir ici », conclut-il.

WALID, 32 ANS, VENU DU SOUDAN

« Risquer sa vie dans l'espoir d'une vie meilleure »

« Au Soudan, je marchais avec un couteau pour me protéger. Aujourd'hui ici je peux marcher dans la rue tranquillement, je peux même aller faire du vélo », s'étonne encore Walid. Au terme d'un long périple depuis les montagnes du Nouba, au Soudan, il est arrivé en France en 2016. Aujourd'hui, il s'estime chanceux d'être encore en vie. Depuis 2013, le Soudan est en proie à la guerre. Le conflit a fait au moins 300 000 morts en cinq ans. « C'est cette violence qui nous a fait quitter notre pays. Pas un jour ne passait sans se faire arrêter par la police », explique-t-il. Mourir à cause de la guerre ou risquer sa vie dans l'espoir d'une vie meilleure, Walid a fait son choix. Avant d'arriver en France, il est passé par l'Égypte et par l'Italie. « Je me rappelle qu'en Égypte personne ne souriait », s'émeut-il. Pas un mot de plus.

Walid était un « dubliné(2) ». Pourtant, depuis le 6 juin, il a le statut de réfugié. C'est grâce à l'école

Ismail ne lâche pas son crayon tant il aime écrire. « La langue est la clé de toutes les portes. Beaucoup voulaient aller en Angleterre, moi j'avais choisi la France. »



Thot, qui a mis au point des formations de français pour les migrants, sa deuxième famille. « Quand je suis arrivé en France, toutes les situations étaient nouvelles pour moi et il n'y avait personne pour m'expliquer comment faire », se rappelle-t-il. « Quand j'ai commencé à l'école Thot, c'était difficile d'être étranger, de ne pas parler la langue, de ne connaître personne. Il m'arrivait de rester plusieurs jours sans parler. » Désormais Walid parle très bien le français, une grande fierté pour lui. « Avant je ne savais pas ce que voulait dire "bonjour, ça va ?" mais je le disais quand même parce que les gens me répondaient en souriant. » Aujourd'hui il a l'ambition d'apprendre la photographie. « J'ai aussi un projet d'exposition avec l'école Thot. » Pour la suite, Walid voudrait « fonder une famille en France ». « Je veux travailler, je veux faire quelque chose pour la France parce que la France a fait quelque chose pour moi. C'est incroyable d'avoir le statut de réfugié, d'avoir le passeport et de pouvoir travailler. »

NOUR, 22 ANS, VENU D'AFGHANISTAN

« Sans aide, tu restes dans la rue »

Il pleut ce jeudi matin de juin, près de Stalingrad, dans le 19^e arrondissement de Paris, lorsque le collectif P'tit Dej' à Flandre se met en place. Les minutes passent et l'odeur du café chaud commence à se faire sentir. Des personnes s'amassent près des tables dans l'attente d'un petit déjeuner improvisé dans la rue. Pour ces migrants, ce sera l'unique repas de la journée. Un petit groupe de jeunes hommes, capuches vissées sur la tête et visages marqués par la fatigue, se tient pourtant à l'écart. L'un d'eux, Nour, raconte comment il a fui l'Afghanistan et la guerre au péril de sa vie. Nour et ses compagnons sont arrivés en France il y a quelques jours. « On dort dans la rue. Si tu trouves une rue mieux qu'une autre, tu dors là », explique-t-il. « Si la France ne t'aide pas, tu restes dans la rue », poursuit-il. Le petit groupe, qui n'a pour l'instant bénéficié d'aucune aide, est condamné à la dureté de la rue. « Il y a des voleurs, si tu ne donnes pas tes affaires et ton téléphone, ils te menacent avec des couteaux », ajoute Nour. Le téléphone, bien précieux, seul moyen de rester en contact avec l'Afghanistan ! Plus loin, un autre homme s'insurge : « Des choses se sont mal passées dans les camps, on a volé mon sac ! Il y avait toutes mes affaires dedans ! Comment je vais faire ? Je dois tout recommencer à zéro ! » « Vous voyez, on n'est pas en sécurité, il n'y a rien », réplique Nour.

CHAMALI, 25 ANS, VENU D'AFGHANISTAN

« Si je n'ai pas de logement, comment je commence ma vie ? »

Chamali a fui l'Afghanistan et la guerre il y a de cela trois ans. Il est passé par l'Iran, la Bulgarie, l'Autriche, en faisant appel à des passeurs. « J'ai payé 13 000 dollars », soit l'équivalent de 11 200 euros. « Le premier jour où je suis arrivé en Autriche, après cinq jours de marche, j'ai voulu m'acheter à manger, mais, à cause de mon apparence, les habitants ont appelé la police. » Chamali a fini en prison, il y est resté plusieurs jours avant de pouvoir quitter l'Autriche. Pour passer la frontière française – et atteindre ce pays dont il ne connaissait que la tour Eiffel –, il s'y est repris à plusieurs fois. « J'ai fait quatre tentatives, à chaque fois la police nous arrêtait et nous envoyait en Italie. » Une fois arrivé en France, Chamali vivait dans un lycée désaffecté (bâtiment aujourd'hui évacué) place des Fêtes à Paris, avec des centaines d'autres réfugiés. « C'était comme une grande cave de réfugiés », explique-t-il. Une vie très précaire, d'autant plus que le jeune homme souffrait de calculs rénaux. Les douleurs étaient tellement vives qu'il a dû se rendre à l'hôpital. Sa plus grosse crainte était de ne pas pouvoir être soigné car il n'avait pas d'argent. « L'infirmier m'a dit : "Mais non c'est gratuit ici !" » , sourit Chamali. Puis il a découvert l'école Thot, où il a appris le français. Sa plus grande révélation a été le théâtre. « En Afghanistan, le théâtre et le cinéma n'existent pas, alors qu'à l'école Thot, on avait théâtre toutes les semaines. » Aujourd'hui, Chamali rêve d'être journaliste. Son seul regret, la prise en charge insuffisante des migrants par l'État. « Le gouvernement français m'a donné des papiers et m'a laissé. Mais, après, la formation, le logement... Si je n'ai pas de logement, comment je commence ma vie ? » Après de longues procédures, Chamali possède le statut de réfugié. Il vit dans une chambre avec six autres personnes. ★

PORTTRAITS RÉALISÉS PAR TANIA KADDOUR ET MARGOT THETIOT. PHOTOS NICOLAS CLEUET

(1) voir : <https://fr.slideshare.net/LampedusaBerlinProject/shikali-mirzai-fr>

(2) « Dubliné » : la procédure Dublin oblige un migrant à faire sa demande d'asile dans le premier pays européen dans lequel il a été contrôlé.

